
Mon désir d'Orient

Irina Ionesco

à ma fille Eva, inspiratrice et modèle...

J'ai passé mon enfance en Roumanie, dans une ville semi-ottomane, du nom de Constanza, ville portuaire située au bord de la mer Noire. Je dois à cette ville assurément toute mon inspiration. C'est cette ville baroque, sauvage et folle qui m'a appris à regarder; cette ville où minarets et églises orthodoxes se côtoient, cette tour de Babel où ethnies et cultes multiples se mélangent. Il y avait les Roumains, dont on était pas sûr qu'ils fussent réellement roumains car une grande partie parlait le turc, et puis les Macédoniens, les Gitans, les Tziganes et tous les Juifs errants.

Je vivais seule avec ma grand-mère. Ma grand-mère paternelle était turque. Ne l'ayant pas connue, j'ai été élevée par mon autre grand-mère roumaine et orthodoxe, qui avait choisi de nous faire vivre dans le quartier turc de Constanza, à mes yeux le plus beau parmi tous, bien que j'affectionnais fort le quartier juif dont la rue des fourreurs et des diamantaires m'ablouissait.

Mes parents, séparés, avaient disparu. Ma mère qui fut trapéziste se trouvait en Chine, mon père, violoniste d'orchestre symphonique, se produisait dans divers pays

N° 10 Printemps 1994

et vivait ailleurs. Mes grands oncles, qui exerçaient sur moi une sorte de tutelle provisoire, me recevaient dans leur ferme l'été. Le reste du temps, je vivais donc avec ma grand-mère dans ce quartier turc de Constanza, organisé comme un ghetto — une *Mahala*.

J'avais appris pour combler un vide affectif terrible et une identité absente, à tout inventer, à tout regarder. Témoin solitaire de cette ville bigarrée, j'étais subjuguée par la diversité des costumes, par la chevelure d'une longueur impossible à dépasser des femmes turques qui montraient des nattes tombant jusqu'aux chevilles, par le fard de leurs yeux, par le mystère de leurs voiles.

J'aimais les Gitans et Tziganes fugueux, vêtus de toutes les couleurs possibles. J'aimais leurs fêtes, leurs chants et la manière dont ils se mariaient. Les cérémonies qu'ils répandaient. Uniques entres tous, les Macédoniens m'inspiraient un grand respect. Ils étaient sobres, vêtus de noir et de blanc uniquement, et d'une élégance particulière. Végétariens et cavaliers, ils élevaient des chevaux. Ils étaient grands, sveltes, et presque tous très beaux. Les hommes surtout.

J'ai été baptisée orthodoxe, mais on ne m'a pas élevée dans la religion. Libre, j'étais cependant subjuguée par les cultes. Leur luxuriance. Je suivais des yeux la théâtralité des mariages, des baptêmes et — par obligation car cela me faisait très peur — les enterrements. J'éprouvais du vertige, de la surprise. Je m'éduquais à travers l'apparat et l'observance pointue de ces diverses étapes de la vie. Mon unique désir était de regarder, de m'émouvoir, de vibrer, de recevoir, d'où qu'il puisse venir, le Rêve. J'ai aimé rêver la ville. Certains soirs caniculaires, où les sorcières sortaient de leur antre pour "magnificier" la ville, je les attendais — vieilles fileuses de laine, conteuses intarissables, elles venaient s'asseoir autour des mosquées: tolérées par les musulmans, bannies par les orthodoxes, chassées des pourtours des églises byzantines où elles se fourvoyaient pour raconter des contes et légendes à mourir de peur, des histoires de vampires, de forêts noires, de gnomes, d'infantes sacrifiées et de belles gisantes molestées. Un auditoire foisonnant, hommes, femmes et enfants, s'agglutinait autour de ces conteuses, fileuses de laine et de Temps. Je m'enivrais ainsi. Et la solitude se modifiait, peuplée de toutes ces images. Et d'autres images encore...

Constanza m'a ouvert le regard, a ciselé mon émotion, m'a appris à respirer au rythme des mouvements de la vie quotidienne, des lieux et des êtres. J'ai désiré être gitane et quelque part je le suis! Ou bien devenir pratiquante orthodoxe afin d'accéder à ces messes, à ces popes aux allures royales. Et parfois je souhaitais être musulmane, avoir la face voilée: je trouvais cela si mystérieusement captivant, le regard seul flamboyant et visible, comme une perpétuelle interrogation. Mais ne sachant pas, n'étant pas guidée, je me suis laissée inonder par le désir d'être tout cela à la fois!

La ville m'a hantée, je la parcourais inlassablement, émue par la richesse de sa disparité qui cependant s'imbriquait, se mêlait. J'allais d'un quartier à un autre à la recherche de ses moments sacrés: les fêtes, les messes des églises orthodoxes, les cultes des synagogues, les offices des mosquées que je devinais à travers les *moucharrabieh*. La nuit, les chants prégnants des Imams et les appels à la prière m'aimantaient. S'érigait en moi ce goût de l'Orient qui me berçait, prenait racine en moi dans Constanza.

En m'exilant, seize ans plus tard, j'ai partout et constamment recherché l'Orient. Je l'ai retrouvé à travers mon premier grand voyage, en Egypte, suivi de mon incursion dans le désert mauritanien, puis dans le labyrinthe de Tanger.

De la Cité des Morts du Caire, aux cités mémoires du désert saharien et sur les traces de tous ceux qui ont hanté Tanger... Ces lieux et ces êtres dont mon regard a saisi la diversité, constituent les trois volets de mon "Voyage en Orient".

Irina Ionesco